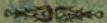
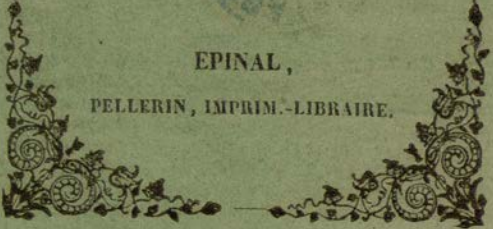


SÉLICO,
NOUVELLE
AFRICAINÉ.

PAR FLORIAN.



EPINAL,
PELLERIN, IMPRIM.-LIBRAIRE.



18
019

01R
142

SÉLICO,

NOUVELLE AFRICAINE.

DANS le royaume de Juida, situé sur la côte de Guinée, vivait, en 1727, une pauvre veuve appelée Darina. Elle était mère de trois fils qu'elle avait élevés avec une tendresse commune. L'aîné de ces fils se nommait Gubéri, le second Téloué, le dernier Sélico. Tous trois étaient bons et sensibles; ils adoraient leur bonne mère, qui, vieille et infirme, ne vivait plus que par leurs soins. Les richesses de cette famille se bornaient à une cabane où ils habitaient ensemble, à un petit champ contigu, dont le père les nourrissait. Tous les matins, chacun à son tour, l'un des trois frères allait à la chasse, l'autre travaillait aux champs, le troisième restait avec sa mère. Le soir ils se réunissaient: le chasseur rapportait des perdrix, des perroquets, ou quelque rayon de miel; l'agriculteur revenait avec des ignames; celui qui était resté à la maison avait pris soin de préparer le repas commun; ils soupaient tous les quatre ensemble, en se disputant le plaisir de servir leur mère; ils recevaient ensuite sa bénédiction, et couchés sur la paille, à côté les uns des autres, ils se livraient au sommeil, en attendant le jour suivant.

Sélico, le plus jeune de ses frères, allait souvent à la ville porter les prémices de la moisson, les offrandes de la pauvre famille, au temple du principal dieu du pays. Ce dieu, comme on sait, est un grand serpent de l'espèce de ceux appelés fétiches, qui n'ont point de venin, ne font aucun mal, dévorent au contraire les serpents venimeux, et sont si vénérés à Juida, qu'on regarderait comme un crime horrible d'oser en tuer un seul; aussi le nombre de ces serpents sacrés s'est-il multiplié à l'infini: au milieu des villes et des villages, dans l'intérieur des

maisons, on rencontre à chaque pas ces dieux qui viennent familièrement manger à la table de leurs adorateurs, se coucher près de leurs foyers, faire leurs petits dans leurs lits, et l'on regarde cette faveur comme le plus heureux des présages.

Parmi les nègres de Juida, Sélico était le plus noir, le mieux fait, le plus aimable : il avait vu dans le temple du grand serpent la jeune Bérissa, la fille du chef des prêtres, qui, par sa taille, sa beauté, sa grâce, l'emportait sur toutes ses compagnes. Sélico brûlait pour elle, et Sélico était aimé; tous les mercredis, jour consacré chez les nègres au repos et à la religion, le jeune amant se rendait au temple, il y passait la journée près de sa chère Bérissa. Il lui parlait de sa mère, de son amour, du bonheur dont ils jouiraient quand l'hymen les aurait unis. Bérissa ne lui cachait point qu'elle soupirait après cet instant, et le vieux Farhulo, son père, qui approuvait ces doux nœuds, leur promettait, en les embrassant, de couronner bientôt leur tendresse.

Enfin ils voyaient arriver cette époque si désirée; le jour en était indiqué; la mère de Sélico, ses deux frères, avaient déjà préparé la cabane des nouveaux époux, lorsque le fameux Truro Audari, roi de Dahomai, dont les rapides conquêtes ont été célèbres même dans l'Europe, envahit le royaume d'Ardra, extermina ses habitants, et s'avancant à la tête de sa formidable armée, il ne s'arrêta qu'au grand fleuve qui le séparait du roi de Juida. Celui-ci, prince faible, lâche, gouverné par ses femmes et ses ministres, ne pensa pas seulement à opposer quelques troupes à celles du conquérant; il crut que les dieux du pays sauraient bien en défendre l'entrée, et fit conduire au bord du fleuve tous les serpents fétiches qu'on put rassembler... Le Dahomai, surpris et piqué de n'avoir à combattre que des reptiles, se jette à la nage avec ses soldats, gagne l'autre bord; et bientôt les dieux dont on attendait des miracles, sont coupés par morceaux, rôtis sur des charbons et dévorés par les vainqueurs. Alors le roi de Juida n'espérant plus qu'aucun effort pût le sauver, abandonna sa capitale, alla se cacher dans une île lointaine; et les guerriers d'Audari se répandant au milieu

de ses états, le fer et la flamme à la main, brûlèrent les moissons, les villes, les villages, et massacrèrent sans pitié tout ce qu'il trouvèrent de vivant.

La terreur avait dispersé le peu d'habitants échappés au carnage : les trois frères, à l'approche des vainqueurs, avaient chargé leur mère sur leurs épaules, et s'étaient allés cacher dans les bois. Sélico ne voulut point quitter Darina tant qu'elle fut exposée au moindre péril; mais il ne la vit pas plutôt en sûreté, que tremblant pour Bérissa, il courut à Sabi, pour s'informer de son sort, pour la sauver ou périr avec elle. Sabi venait d'être pris par les Dahomais; les rues étaient pleines de sang; les maisons pillées, détruites, le palais du roi, le temple du serpent, n'étaient plus que des ruines fumantes, couvertes de cadavres épars, dont les barbares, selon leur coutume, avaient emporté les têtes. Le malheureux Sélico, au désespoir, souhaitait la mort, l'affrontant mille fois parmi cette soldatesque ivre d'eau-de-vie et de sang. Sélico parcourut ces affreux débris, chercha Bérissa, Farhulo, les appelant avec des cris de douleur, et ne pouvant reconnaître leurs corps au milieu de tant de troncs mutilés.

Après avoir consacré cinq jours à cette épouvantable recherche, ne doutant plus que Bérissa et son père n'eussent été les victimes des féroces Dahomais, Sélico retourna près de sa mère. Il la retrouva dans le bois où il l'avait laissée avec ses frères. La douleur sombre de Sélico, son air, ses regards farouches, effrayèrent la triste famille. Darina pleura son malheur, elle essaya des consolations auxquelles son fils paraissait insensible; il refusait tous les aliments; il paraissait résolu à se laisser mourir de faim. Gubéri et Têloué ne cherchèrent pas à l'en détourner par des raisons, par des caresses, mais ils lui montrèrent leur vieille mère, qui n'avait plus ni maison, ni pain, et lui demandèrent si à cette vue, il ne se sentait pas le courage de vivre.

Sélico le promit, et ne songea plus qu'à partager avec ses frères les tendres soins qu'ils donnaient à la vieille. Ils s'enfoncèrent dans les bois, se bâtirent une cabane dans un vallon écarté, et tâchèrent de suppléer par leur chasse, au maïs, aux légumes qui leur manquaient.

Privés de leurs arcs, de leurs flèches, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'emporter, ils éprouvèrent bientôt les besoins de la misère. Les fruits étaient rares dans ces forêts, où les singes les disputaient encore aux trois frères. La terre ne produisait que de l'herbe. Ils n'avaient point d'instrument pour la labourer, point de graines pour y semer. La saison des pluies arriva et l'horrible famine se fit sentir. La pauvre mère, toujours souffrante sur un lit de feuilles sèches, ne se plaignait pas, mais elle se mourait. Ses fils exténués de faim, ne pouvaient plus aller dans les bois inondés de toutes parts : ils dressaient des pièges aux petits oiseaux qui s'approchaient de leur cabane, et lorsqu'ils en prenaient quelqu'un, ils le portaient à leur mère, ils le lui présentaient, en s'efforçant de sourire; et la mère ne le mangeait point, parce qu'elle ne pouvait pas le partager avec ses enfants.

Trois mois se passèrent sans apporter aucun changement à cette affreuse situation. Forcés enfin de prendre un parti, les trois frères tinrent conseil à l'insu de Darina. Gubéri proposa le premier de s'acheminer jusqu'à la côte, et là, de vendre l'un d'eux au premier comptoir des Européens, pour acheter avec cet argent du pain, du maïs, des instruments d'agriculture, tout ce qu'il faudrait pour nourrir leur mère. Un morne silence fut la réponse des deux frères. Se séparer, se quitter pour jamais, devenir esclave des blancs ! cette idée les faisait frémir. Qui sera vendu ? s'écria Téloué avec un douloureux accent. Le sort en décida, lui répondit Gubéri : jetons trois pierres inégales au fond de ce vase d'argile, mêlons-les ensemble; celui qui tirera la plus petite sera l'infortuné... Non, mon frère, interrompit Séléo, le sort a déjà prononcé; c'est moi qu'il a rendu le plus malheureux; vous oubliez donc que j'ai perdu Bérissa, que vous seuls m'avez empêché de mourir, en me disant que je serais utile à ma mère. Accusiez votre parole; voici le moment, vendez-moi.

Gubéri et Téloué voulurent s'opposer en vain à généreux dessein de leur frère; Séléo repoussa leurs prières, refusa de tirer au sort, et menaça de s'en aller seul si l'on s'obstinait à ne pas le conduire. Les deux aînés cédèrent

enfin. Il fut convenu que Gubéri resterait avec sa mère, que Téloué accompagnerait Séléo jusqu'au fort des Hollandais, où il recevrait le prix de la liberté de son frère, et qu'il reviendrait ensuite avec les provisions dont on avait besoin. Pendant cet accord, Séléo fut le seul qui ne pleura point; mais combien il eut de peine à retenir, à cacher ses larmes, quand il fallut quitter sa mère, lui dire un éternel adieu, l'embrasser pour la dernière fois, et la tromper encore, en lui jurant qu'il reviendrait bientôt avec Téloué; qu'ils allaient seulement tous deux visiter leur ancienne demeure, voir s'ils ne pourraient pas rentrer dans leur héritage. La bonne vieille les crut : elle ne pouvait cependant s'arracher des bras de ses fils : elle tremblait des dangers qu'ils allaient braver, et, par un pressentiment involontaire, elle courut après Séléo, quand celui-ci disparut à ses yeux.

Les deux jeunes frères arrivèrent en peu de jours à la ville de Sabi. La paix commençait à renaître; le roi de Dahomai, possesseur tranquille des états de Juda, voulait faire fleurir le commerce avec les Européens, et les appelait dans ses murs. Plusieurs marchands anglais et français étaient admis à la cour du monarque, qui leur vendait ses nombreux prisonniers, et partageait à ses soldats les terres des vaincus. Téloué trouva bientôt un marchand qui lui offrit cent écus de son jeune frère. Comme il hésitait, comme il tremblait de tous ses membres, en disputant sur cet horrible marché, une trompette se fait entendre dans la place, et un crieur public proclame à haute voix que le roi de Dahomai promettrait quatre cents onces d'or à celui qui lui livrerait vivant un négre inconnu qui, la nuit précédente, avait osé profaner le sérail du monarque; il s'était échappé vers l'aurore, à travers les flèches des gardes.

Séléo entend cette proclamation, fait signe à Téloué de ne pas conclure avec le marchand, et tirant son frère à l'écart, il lui dit ces paroles d'une voix ferme :

Tu dois me vendre, et je l'ai voulu pour faire vivre ma mère : mais la modique somme que ce blanc vient de offrir ne peut pas la rendre riche. Quatre cents onces d'or assureraient à jamais une grande fortune à Darina et à

vous : il faut les gagner, mon frère ! Il faut me lier tout-à-l'heure et me conduire devant le roi, comme le coupable qu'il cherche. Ne l'effraie pas, je sais comme toi le supplice qui m'attend ; j'en ai calculé la durée, elle ne passera pas une heure : lorsque ma mère me mit au monde, elle souffrit plus long-temps.

Téloué tremblant ne put lui répondre ; pénétré d'effroi, de tendresse, il tombe aux pieds de Sélico, embrasse ses genoux, le presse, le supplie par le nom de sa mère, par celui de Bérissa, par tout ce qu'il avait aimé, de renoncer à ce dessein terrible. De qui me parles-tu ? répond Sélico avec un sourir amer. J'ai perdu Bérissa ; je veux la rejoindre ; je sauve ma mère par mon trépas, je rends mes frères riches à jamais, je m'épargne un esclavage qui peut durer quarante années. Mon choix est fait : ne me presse plus, ou je vais me livrer moi-même. Tu perdras le fruit de ma mort, et tu causeras la perte de celle à qui nous devons la vie.

Intimidé par l'air, par le ton avec lequel Sélico prononce ces dernières paroles, Téloué n'ose répliquer, il obéit à son frère, va chercher des cordes, lui lie les deux bras derrière le dos, le baigne de pleurs en serrant les nœuds, et le conduisant devant lui, il marche au palais du roi.

Arrêté par les premières gardes, il demande à parler au monarque. On va l'annoncer, il est introduit. Le roi de Dahomai, couvert d'or et de pierreries, était à demi couché sur un sofa d'écarlate, la tête appuyée sur le sein de ses favorites vêtues de jupes de brocard et nues de la ceinture en haut. Les ministres, les grands, les capitaines superbement habillés, étaient prosternés à vingt pas du roi ; les plus braves étaient distingués par un collier de dents humaines, dont chacune attestait une victoire ; plusieurs femmes, le fusil sur l'épaule, veillaient aux portes de l'appartement ; de grands vases d'or, remplis de vin de palmier, d'eau-de-vie, de liqueurs fortes, étaient placés pêle-mêle, à peu de distance du roi, et la salle était pavée de crânes de ses ennemis.

Souverain du monde ! lui dit Téloué, en baisant son front jusqu'à la terre, je viens, d'après les ordres sacrés, livrer dans tes mains... Il n'achève pas, sa voix expire sur

ses lèvres. Le roi l'interroge, il ne peut répondre ; Sélico prend alors la parole :

Roi de Dahomai, dit-il, tu vois devant toi le coupable qui, entraîné par un funeste amour, a pénétré la nuit dernière dans l'enceinte de ton sérail. Celui qui me tient enchaîné fut assez long-temps mon ami pour que je ne craignisse pas de lui confier mon secret. Par zèle pour ton service, il a trahi l'amitié, il m'a surpris dans mon sommeil, m'a chargé de liens, et vient te demander sa récompense ; donne-la lui, le malheureux l'a gagnée.

Le roi, sans daigner lui répondre, fait signe à l'un de ses ministres, qui vient s'emparer du coupable, le livre aux femmes armées et remet à Téloué les quatre cents onces d'or. Celui-ci, chargé de cet or qui lui fait horreur à toucher, court acheter des provisions, et sort précipitamment de la ville, pour les porter à sa mère.

Déjà, par l'ordre du monarque, on préparait l'affreux supplice dont à Juida l'on punit l'adultère avec les femmes du roi. Sélico, calme et résigné, marchait la tête levée. Arrivé près du poteau, il ne put s'empêcher de jeter les yeux sur la compagne de son infortuné. Quelle est sa surprise, en reconnaissant Bérissa ! il jette un cri, veut s'élancer vers elle, mais ses bourreaux le retiennent. Bientôt ce premier mouvement fait place à l'indignation : Malheureux, dit-il à lui-même, tandis que je la pleurais, tandis que je cherchais la mort, dans l'espérance de la rejoindre, elle était au nombre de ces viles maîtresses qui se disputent le cœur d'un tyran ! non contente de trahir l'amour, elle était encore infidèle à son maître, elle méritait le nom d'adultère, et le châtiment dont on les punit ! O ma mère ! c'est pour toi seule que je meurs, c'est à toi seule que je veux penser.

Au même instant l'infortunée Bérissa, qui vient de reconnaître Sélico, pousse des cris, appelle les prêtres, et leur déclare à haute voix que le jeune homme qu'ils font périr n'est pas celui qui pénétra dans le sérail : elle le jure, à la face du ciel, par la montagne, par le tonnerre, de tous les fétiches le plus redouté. Les prêtres intimidés font suspendre le supplice, et courent avertir le roi, qui lui-même se rend sur la place.

La colère et l'indignation se peignaient sur le front du monarque, en s'approchant de Bérissa. Esclave, lui dit-il d'une voix terrible, toi qui délaissas l'amour de ton maître, toi que je voulais élever au rang de ma première épouse, et que j'ai laissé vivre malgré ton refus, quel est ton projet, en osant nier le crime de ton complice? Espères-tu le sauver? si ce n'est pas là ton amant, nomme-le donc, fille coupable, indique-le à ma justice et je délivre l'innocent.

Roi de Dahomai, répond Bérissa déjà liée au fatal poteau, je ne pouvais accepter ton cœur; le mien n'était plus à moi; je n'ai pas craint de te le dire. Penses-tu que celle qui n'a pas menti pour partager une couronne, pourrait mentir au moment d'expirer? Non, j'ai tout avoué; je renouvelle mes aveux. Un homme a pénétré cette nuit jusque dans mon appartement; il n'en est sorti qu'à l'aurore: mais cet homme n'est pas celui-là. Tu me demandes de le nommer, je ne le dois, ni ne le veux. Je suis prête à la mort; je sais que rien ne peut me sauver, et je ne prolonge ces affreux moments que pour l'empêcher de commettre un crime. Je te le jure de nouveau, le sang de cet innocent doit retomber sur ta tête. Fais-le délivrer, et fais-moi punir; je n'ai plus rien à te dire.

Le roi fut frappé des paroles de Bérissa; il n'ordonnait rien, il baissait la tête, et s'étonnait de la répugnance secrète qu'il se sentait cette fois à répandre un peu de sang. Mais réfléchissant que ce nègre s'était accusé lui-même, attribuant à l'amour l'intérêt que Bérissa témoignait pour lui, toute sa fureur renaît. Il fait signe aux bourreaux; aussitôt le bucher s'allume, les femmes se mettent en marche avec leurs vases d'eau bouillante, lorsqu'un vieillard haletant, couvert de blessures et de poussière, perce la foule, tout-à-coup arrive, tombe aux pieds du roi:

Arrête, lui dit-il, arrête; c'est moi qui suis le coupable, c'est moi qui ai franchi les murs de ton sérail, pour en enlever ma fille. J'étais autrefois le prêtre du dieu que l'on adorait ici; on arracha ma fille de mes bras, on la conduisit dans ton palais. J'ai cherché depuis ce temps l'occasion de la revoir. Cette nuit je suis parvenu jusqu'au près d'elle. Vainement elle a tenté de me suivre, les gardes nous ont

perçus; je me suis échappé seul à travers les flèches dont tu me vois atteint. Je viens te rendre ta victime; je viens expirer avec celle pour qui seule j'aimais la vie.

Il n'avait pas achevé, que le roi commande à ses prélres de détacher les deux malheureux, de les amener à ses pieds. Il interroge Sélco: il veut savoir quel puissant motif a pu l'engager à venir chercher un si douloureux supplice. Sélco, dont le cœur palpitait de joie de retrouver Bérissa fidèle, ne craint pas de tout révéler au monarque; il lui raconte ses malheurs, l'indigence de sa mère et la résolution qu'il avait prise de gagner pour elle les quatre cents onces d'or. Bérissa, son père, écoutaient en versant des larmes d'admiration; les chefs, les soldats, le peuple, étaient attendris; le roi sentait couler des pleurs, qui jamais n'avaient signé ses joues; tel est le charme de la vertu; les barbares même l'adorent.

Après avoir entendu Sélco, le roi lui tend la main, le relève, et se tournant vers les marchands européens que ce spectacle avait attirés: Vous, dit-il, à qui la sagesse, l'expérience, les lumières d'une longue civilisation, ont si bien appris, à un écu près, ce que peut valoir un homme, combien estimez-vous celui-là? Les marchands rougirent de cette question. Un jeune français, plus hardi que les autres, s'écria: Dix mille écus d'or. Qu'on les donne à Bérissa, répondit aussitôt le roi, et qu'avec cette somme elle n'achète point mais qu'elle épouse Sélco.

Farhulo, ce même jour, donna sa fille à Sélco. Les nouveaux époux, suivis du vieillard, partirent dès le lendemain avec leur trésor, pour aller trouver Darina: elle pensa mourir de joie, ainsi que les frères de Sélco. Cette vertueuse famille ne se sépara plus, jouit de ses richesses, et, dans un pays barbare, offrit long-temps le plus bel exemple que le ciel puisse donner à la terre, celui du bonheur et de l'opulence, produits par la seule vertu.

